

Ma Jian

Chemins
de poussière rouge



Chemins de poussière rouge

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

BEIJING COMA
N° 8971

NOUILLES CHINOISES
N° 8972

MA
JIAN

Chemins
de poussière rouge

*Traduit de l'anglais
par Jean-Jacques Bretou*



Les extraits du recueil de poèmes de Walt Whitman,
Feuilles d'herbe, correspondent à la traduction de Jacques Darras,
Éditions Gallimard, 2002.

L'extrait du poème d'Allan Ginsberg, *Howl*,
correspond à la traduction de Robert Cordier et Jean-Jacques Lebel,
Éditions Christian Bourgois, 1977.

Cette traduction a été entièrement révisée par les Éditions J'ai lu.

Titre original :
RED DUST
A PATH THROUGH CHINA

Éditeur original :
Chatto & Windus, 2001

© Ma Jian, 2001.

Pour la traduction française :
© Éditions J'ai lu, 2014

Notes sur les noms des personnages

En chinois, le nom de famille précède le prénom. Les noms de famille contiennent une syllabe ; les prénoms, une ou deux. Chaque syllabe est la transcription d'un caractère chinois, et chaque caractère a à la fois une signification et un son.

Les personnages de ce roman sont tous réels, mais leurs noms ont été changés ; seul le prénom de la fille de l'auteur a été maintenu.

Parmi les personnages principaux :

Les femmes

- Guoping : épouse de Ma Jian ; danseuse
- Nannan : fille de Ma Jian
- Xi Ping : comptable ; rêve de devenir actrice de cinéma
- Lu Ping : danseuse étoile
- Wang Ping : journaliste au *Quotidien de Hangzhou* ; auteur de nouvelles
- Chen Hong : poétesse et médecin ; petite amie de Fan Cheng
- Lingling : éditrice de poésie aux Presses de Guangzhou
- Yang Ming : éditrice de la revue *Étoile* de Chengdu ; poétesse ; petite amie de Hu Sha

- Chun Mei : petite amie de Da Xian
- Ai Xin : jeune poétesse

Les hommes

- Li Zhi : poète dissident
- Li Tao : poète ; employé de banque
- Hu Sha : poète activiste ; enseignant à l'université
- Fan Cheng : auteur de nouvelles ; fonctionnaire des impôts
- Da Xian : peintre abstrait ; coureur de jupons
- Liu Yu : explorateur
- Wu Jian : mari de Yang Ming





1

MURS ROUGES

53, passage Nanxiao

L'année dernière, au cours du printemps 1981, j'ai quitté, sur décision de mon unité de travail, le bâtiment-dortoir réservé au personnel pour emménager dans une petite maison près du passage Nanxiao, au numéro 53. Elle est coincée entre la onzième et la douzième rue de Dongsì, dans le quartier est de Beijing, à une centaine de mètres de l'ancienne résidence de Liang Qichao, l'un des membres du mouvement réformiste de 1898, dont les appels à la modernisation mirent l'impératrice Cixi dans une telle rage qu'il dut s'enfuir du pays et passer quatorze ans en exil. Près de sa porte, un vieux caroubier a poussé en vrille dans un minuscule espace entre un mur et un poteau télégraphique. Le passage Nanxiao s'étend sur une vingtaine de mètres depuis ma maison jusqu'à une impasse étroite et est juste assez large pour permettre à deux bus de se croiser sans se toucher. À huit heures du matin et quatre heures de l'après-midi, le passage est noir de monde. Plus personne n'avance.

De mon canapé, j'entends les bus s'arrêter. Une receveuse cogne contre une vitre et crie :

« Attendez le prochain si vous pouvez pas entrer ! Hé, toi avec la montre en or ! Oui, toi ! Ton ticket ? C'est ça, sale prétentieux ! Prends un taxi si t'as le bras si long. Salaud !... »

La maison est entourée sur trois côtés d'immeubles de brique rouge. Si les fenêtres des cuisines sont ouvertes, coquilles d'œufs, feuilles de chou et sacs en plastique tombent sur mon toit avant de rouler dans la cour. Une fois, j'ai même eu droit à une assiette de rognons frits. Quelqu'un, là-haut, avait dû sentir qu'ils n'étaient plus frais et vouloir que je m'en charge. Quand je suspends mes vêtements pour les faire sécher, les pigeons du troisième étage les éclaboussent de fiente.

La cour fait à peine deux mètres carrés. À l'automne, les branches et les brindilles du caroubier s'y amassent. En été, les écorces de pastèques et les boîtes de glace vides, jetées des étages supérieurs, attirent des nuées de mouches et de moustiques. Je préfère alors rester à l'intérieur. L'hiver est ma saison préférée car mes voisins vivent les fenêtres fermées. Quand la neige tombe, je retrouve dans ma misérable petite maison les charmes du vieux Beijing.

Je peins, j'écris, je dors dans cette maison. Ma femme et ma fille vivent toujours dans mon ancien appartement du complexe pétrochimique de Yanshan, à deux heures de bus de là. J'ai été pendant quatre ans le photographe publicitaire de l'usine et ma femme dansait dans la troupe officielle. Puis, il y a trois ans, j'ai remporté un concours national de photographie et j'ai été muté à Beijing pour travailler au Département de la propagande étrangère de la fédération des

syndicats de toute la Chine. Je suis tellement pris par mon travail que j'ai rarement l'occasion de retourner à Yanshan.

La maison ressemble peut-être à une vieille baraque croulante, mais grâce à l'arrivée d'eau dans la cour et à l'entrée privée, j'ai gagné une indépendance et une liberté que je n'aurais jamais eues dans les dortoirs. Une bande d'écrivains, de peintres, de poètes, de dissidents et de squatters l'utilise comme lieu de rencontre. On parle jusqu'à tard dans la nuit d'art et de politique. On discute du nouveau « système forfaitaire familial » et du « socialisme à la chinoise ». On écoute des cassettes de la chanteuse taïwanaise Deng Lijun et on distribue des copies ronéotypées de poésie underground. Il nous arrive même, parfois, de dissimuler un journaliste étranger sous un passe-montagne et un bleu de travail et de le faire entrer furtivement dans la maison, pour lui faire découvrir nos œuvres et l'écouter parler. Bon nombre de projets invraisemblables ont été échafaudés entre ces quatre murs.

La pièce est envahie par mes peintures, l'une d'elle me sert même de tapis. Quand j'expose ici, de nombreux tableaux disparaissent. Mais une fois, un employé de l'ambassade des États-Unis m'en a acheté un quarante dollars.

Les regards indiscrets de mes voisins sont forcément braqués sur ma maison. La musique et les visites incessantes ont également éveillé les soupçons de la police. Tous mes amis ont une clé de la porte d'entrée. Ils essaient d'arriver à la tombée du jour pour ne pas attirer l'attention. Mais au moment de partir, au milieu de la nuit,

personne n'est en sécurité. Ils peuvent choisir de rester dormir, ou de s'en aller séparément à cinq minutes d'intervalle.

Un soir, j'ai invité une collègue à la maison – une fille nommée Xi Ping qui travaille à la comptabilité. Après le dîner, nous avons discuté un moment puis je lui ai proposé de la raccompagner chez elle. Nous avons à peine fait deux cents mètres que la police nous a arrêtés. Heureusement, j'avais ma carte d'identité sur moi. Je leur ai expliqué que j'habitais tout près, que nous avons bavardé et que nous n'avions pas vu le temps passer, je me suis confondu en excuses et, finalement, ils m'ont laissé partir. Ils ont aussi laissé s'en aller Xi Ping, qui a dû traverser seule de longs passages noyés dans l'obscurité pour rentrer jusqu'aux dortoirs.

Un autre soir, mes amis et moi nous sommes effondrés comme des masses dans la cour après avoir beaucoup trop bu. Cinq minutes plus tard un fourgon de police s'est arrêté devant ma porte en crissant des pneus. Quatre officiers nous ont entassés dans la pièce et ont demandé à voir nos papiers. Li Tao et sa femme Mimi se caressaient derrière le rideau de lit. Un officier a écarté le rideau, Li Tao l'a tiré vers lui, l'officier l'a écarté de nouveau. Et ainsi de suite, jusqu'à ce que Li Tao ouvre enfin les yeux et aperçoive les cinq étoiles d'or sur la casquette du policier. Tao et Mimi ont été interrogés bien sûr, et comme ni l'un ni l'autre ne pouvait produire de certificat de mariage, ils ont été embarqués.

Six années ont passé depuis la mort de Mao Zedong et la fin de la Révolution culturelle. Deng Xiaoping est de retour au pouvoir, appelant aux

Quatre Modernisations, à l'entreprise privée et à l'investissement étranger. Il a libéralisé l'économie mais continue à réprimer toute forme de dissidence. Le jour où l'activiste Wei Jingsheng a dit que les Quatre Modernisations étaient un non-sens sans la cinquième – la démocratie – il a été immédiatement arrêté, jugé et condamné à quinze ans de prison.

Pourtant une brèche s'est ouverte vers l'extérieur, et les gens se sont mis à réfléchir par eux-mêmes. En 1979, le groupe Anonyme – la première association artistique indépendante de Chine –, a tenu une exposition inaugurale dans le parc Beihai. Le collectif Les Étoiles lui a emboîté le pas, défilant dans les rues de Beijing, réclamant le droit d'organiser des expositions privées. Une équipe de photographes de Beijing a formé l'association Avril, se donnant pour mission révolutionnaire de photographier le pays tel qu'il était vraiment.

Les choses commencent à changer. La Chine est comme une vieille boîte de haricots que l'on aurait tenue conservée dans l'obscurité pendant quarante ans, prête à éclater.

Le ciel bleu gelé

Un après-midi de l'hiver 1982, ma fille rentre de l'école. La sangle de son sac est si longue qu'il lui arrive presque aux genoux.

Guoping et moi avons divorcé, mais elle a autorisé Nannan à rester avec moi ce trimestre. Samedi, elle viendra de Yanshan et l'emmènera pour le week-end, mais aujourd'hui, nous ne

sommes que mardi. Nannan ne sourit plus beaucoup. Je ne suis pas heureux non plus. Mon mariage est foutu, Xi Ping, ma petite amie, m'a trompé deux fois cet été, et mon unité de travail menace de me recadrer.

Nannan se glisse tout près de moi. « Jianjian ! Lili a un esprit de la montagne pour l'aider dans ses devoirs. Elle est très jolie.

— Où vit-elle ? demandé-je en me détournant du chevalet, les mains couvertes de peinture.

— Dans sa boîte à crayons. Je l'ai vue ! » Son regard est grave. « Papa – je veux dire, Jianjian – tu as déjà vu un esprit, non ?

— Viens ici, Nannan. Je vais t'en dessiner un, dis-je en posant mon pinceau et en allant jusqu'à la cuvette, derrière la porte, me laver les mains.

— Tu as un esprit, je sais que tu en as un ! » s'exclame-t-elle en se penchant par-dessus le bureau, les lèvres pincées.

J'ouvre le tiroir et en sors un galet ramassé sur une plage. Je caresse les cheveux soyeux de Nannan et allume la lampe. « Regarde, Nannan, c'est ici que mon esprit habite. Là c'est son visage, là sa jupe rouge et ici, ses longs cheveux noirs. »

Elle place la pierre translucide sous la lumière et, pendant une minute, l'étudie attentivement. Elle finit par me dire qu'elle ne voit rien, qu'elle l'a seulement entendue chuchoter quelque chose : « L'esprit attend que tu finisses tes devoirs. »

J'observe Nannan déposer avec soin la pierre dans sa boîte à crayons. « Quand tu auras terminé, elle sortira et te fera voler à travers la pièce. »

Les immeubles que je vois de ma fenêtre semblent ne former qu'un grand mur noir. Dans l'obscurité, les quelques fenêtres éclairées scintillent comme les yeux d'un loup. Le gouvernement a lancé une nouvelle campagne contre la « Libéralisation bourgeoise » et mon nom a été cité. Mes chefs du Département de la propagande étrangère m'ont collé l'étiquette de « jeune à la conduite suspecte ».

J'entends le vent au-dehors et les gens marcher. Hommes et femmes. Le pas des femmes est plus léger, mais quand leurs semelles écrasent le sable, j'ai l'impression que des aiguilles me transpercent la chair.

Cet après-midi, en allant chercher le dîner à la cafétéria du bureau, j'ai rencontré Zhao Lan, une collègue qui fait partie de mon groupe de discussion sur l'art. Elle m'a confié que le Département de la sécurité l'avait convoquée hier, ils voulaient savoir pourquoi elle était venue chez moi et qui elle y avait vu.

Trouvant refuge derrière un tas de choux, je lui ai murmuré : « Ne parle pas du spectacle de danse où nous sommes allés et, quoi qu'il arrive, ne parle pas des séances de dessin d'après modèle vivant chez Da Xian. » Le mois dernier, avec un groupe d'amis, nous nous sommes cotisés pour payer un modèle deux yuans de l'heure. J'avais laissé mon chevalet à la maison, ne prenant qu'un carnet à dessin. Le modèle avait la peau fine, de grands yeux et les cuisses aussi lisses que du verre. Elle s'est assise au milieu de la pièce le regard fixé sur les hommes qui l'entouraient, cassant entre ses dents des graines de tournesol. De temps en temps, une petite

épluchure tombait de sa bouche pour atterrir sur les poils noirs de son sexe.

Je fais réchauffer les boulettes de viande ramenées de la cafétéria et les sers à Nannan. La pièce sent le porc et la coriandre. Je jette un œil à la peinture que je n'ai pas terminée : de pâles branches verticales recouvrent la moitié de la toile, au fond un nuage traverse le ciel noir. Le tableau de Nannan est accroché à côté.

Le mois dernier, nous sommes descendus dans le passage pour peindre un arbre qui baignait dans la lumière. Nannan avait dessiné sur sa toile des feuilles vertes éparpillées et illuminées de taches blanches. Sa peinture était petite mais beaucoup plus vivante que la mienne. Cela ne lui avait pris que quelques minutes et, chaque fois que les gens s'arrêtaient pour jeter un coup d'œil à son travail, elle disait : « Ne me regardez pas, regardez mon père. C'est lui le peintre ! » Nous avons travaillé jusqu'au soir puis nous nous sommes traînés jusqu'à un restaurant bon marché où nous avons commandé de grands bols de soupe aux œufs.

En revenant des toilettes, j'entends Nannan chuchoter quelque chose à la pierre. Il ne reste que quelques feuilles de coriandre dans son bol.

« Où sont passées les boulettes ? lui demandé-je.

— Je les ai mangées », me répond-elle effrontément.

Quelques minutes plus tôt, il y avait encore deux boulettes dans son bol. La pièce sent le porc. Elle doit les avoir cachées quelque part. Je hume l'air alentour et l'odeur me guide jusqu'à sa source, la table de nuit. Alors que je

tire le meuble vers moi, deux boulettes écrasées tombent en un « ploc » sur le sol en ciment. Nannan ouvre la bouche et me regarde, terrorisée. Je lui dis de jeter les boulettes à la poubelle, elle se met alors à courir à travers la pièce comme un poulet effrayé.

Elle est si petite et si fragile, je me sens désemparé. Je suis sûr que sa mère sait comment la nourrir, elle.

« Nannan, elle te donne quoi à manger, ta mère ? »

Elle lève les yeux et me regarde à travers sa longue frange emmêlée. « Des pousses de soja sautées et du tofu.

— Ce n'est pas avec ça que tu vas grossir ! Viens, mets ton manteau, je t'emmène manger un ragoût de mouton. » Je vérifie ce que j'ai dans mes poches et me lève.

Environ une heure plus tard, j'éteins le plafonnier et mets ma fille au lit. La lampe de mon bureau éclaire un tas de manuscrits inachevés, des planches contact et quelques timbres que je rassemble pour Wang Ping, une amie qui écrit pour *Le Quotidien de Hangzhou*. L'abat-jour que j'ai fabriqué avec de la pellicule de film sent la colle brûlée. Au-dessous, se trouvent la lettre que j'ai écrite aux studios de cinéma du Guangxi et, ouvert à la page dix, un recueil de textes du temple de Jushilin : « Les êtres sensibles, perdus dans la poussière rouge du monde, rejoindront le paradis de l'Ouest d'Amitabha, de Bouddha et de la Lumière infinie... » Cela fait un moment déjà que j'assiste aux cérémonies hebdomadaires du temple. Je passe des heures à mémoriser les

soutras mais quand arrive le moment de les réciter, aucun mot ne me vient. Néanmoins, entre les murs silencieux du temple, je m'oublie. Je regarde la fumée d'encens s'élever vers le ciel, je la suis à travers les nuages blancs et vois qu'au-delà, partout, le ciel est bleu. Je suis les disciples lorsqu'ils tournent autour de l'autel, psalmodiant des soutras tout en battant le *mu yu*. Je m'imagine prononcer les vœux bouddhistes et parcourir le pays en moine mendiant. Mais, un peu plus tard, quand je quitte le temple et que je retrouve la foule dans la rue, mon estomac se soulève.

« Papa, est-ce que maman vient ce week-end ? demande Nannan, sortant la tête de l'édredon.

— Appelle-moi Jianjian. Papa, c'est ridicule.

— Mais tous mes amis disent papa et maman. Pourquoi pas moi ?

— Parce que je ne suis pas un père digne de ce nom. Ma vie est un tel gâchis.

— Papa, je veux dire Jianjian, quand est-ce que maman vient me chercher ?

— Samedi, comme d'habitude. Tu veux ta maman, c'est ça ? Tu n'as plus envie d'être avec papa ? »

Je pense au visage de Guoping avec sa nouvelle coiffure. Ses boucles serrées font paraître son menton plus fort. Parfois elle vient à moto avec son nouveau petit ami. La nuit avant notre divorce, j'étais retourné la voir à Yanshan. Je m'étais allongé à ses côtés, respirant l'odeur chaude de ses cheveux. Au cours des trois années qui avaient suivi mon déménagement à Beijing, nous nous étions peu à peu éloignés l'un de l'autre. Je savais qu'elle avait un ami nommé

He Nong et elle était au courant de mon amitié avec Xi Ping. La passion n'était plus là, mais je ne pouvais m'empêcher d'être triste en pensant que le lendemain, elle ne serait plus ma femme.

« J'ai besoin de vous deux. Elle vient quand Xi Ping ?

— Elle ne viendra plus. »

Xi Ping ne reviendra plus jamais ici. Je la sens pourtant toujours en moi, comme une arête qui pourrit, plantée au fond de ma gorge. Comment en est-on arrivés là ? Même si je n'osais plus croire à l'amour après l'échec de mon mariage, elle était la seule femme à laquelle j'étais attaché. Sa voix avait le pouvoir de faire sortir mon cœur de la torpeur dans laquelle il se trouvait plongé. J'aimais la douceur de ses traits et son front tranquille.

Je l'avais remarquée pour la première fois à la cafétéria, l'année précédente. Elle faisait la queue devant moi. Je lui avais demandé dans quel Département elle travaillait. Elle m'avait répondu : « Comptabilité. Tu devrais le savoir. Je t'ai aidé deux fois pour tes frais. » Quand nous avons commencé à sortir ensemble, c'est comme si ma vie prenait un nouveau tournant. Il m'arrivait de la haïr mais cette haine venait du plus profond de moi, c'était un furoncle qui se nourrissait de mon désespoir. Xi Ping me comprenait. Le jour où je lui avais confié que j'envisageais de quitter mon travail pour parcourir le pays, elle m'avait embrassé l'oreille en murmurant : « Où que tu ailles, je serai toujours là. Mon corps est ton coucher de soleil. »

Je la vois encore, assise sur le canapé orange, occupée à lire, puis se pencher vers moi pour

me pincer avec ses satanées petites mains. Je détestais ça. Les femmes devraient être aussi douces que l'eau chaude. Souvent, lorsque nous nous embrassions, elle attendait que je sois complètement détendu puis plantait ses dents dans ma langue, aussi soudainement que se rabat une souricière, et serrait de plus en plus fort. Elle trouvait cela amusant. Quand elle en avait fini, elle se mettait à glousser et séchait mes larmes de ses lèvres.

Je tolérais le fait qu'elle me pince et me morde. Après tout, quel genre de filles peut-on espérer trouver dans ce foutu pays ? Les filles intelligentes sont bien trop occupées à ouvrir des restaurants pour tenter de se faire de l'argent. Les diplômées attendent de leurs hommes qu'ils ressemblent à ces héros de romans à l'eau de rose qui explorent les contrées sauvages du Tibet. Les gentilles filles vivent toutes à la campagne et quand elles viennent s'installer en ville, elles passent leur temps à courir les rayons cosmétiques et n'ont pas une minute à vous accorder. Xi Ping était différente. Elle aimait la musique, les arts, et sa connaissance du chinois classique était meilleure que la mienne. Nous aimions tous les deux le marron et partagions le même rêve récurrent, celui d'être poursuivis par un énorme rocher et de rester cloués au sol. Et ni elle ni moi n'aimions nous laver – nous ne fréquentions les douches publiques qu'une fois par mois.

Je pouvais emmener Xi Ping n'importe où, elle ne se plaignait jamais. Comme ce jour où nous nous sommes retrouvés bloqués par la nuit sur

une colline et où nous avons décidé de nous allonger par terre et d'attendre l'aube.

Si elle me voyait baisser mon pinceau, le regard distrait, fixé dans le vide, elle m'écrivait des messages sur sa main : « J'existe, moi, tu sais. » « Hemingway a fini par se foutre en l'air. » Ou encore : « Quand on veut, on peut. » Et si ça ne suffisait pas, elle versait une tasse de thé sur ma toile.

Au mois de juillet, elle a été choisie pour jouer le rôle d'une infirmière dans un film sur la Huitième armée de route qui devait être tourné dans les collines du Guangxi. Une semaine avant son départ, j'ai découvert qu'elle avait couché avec Qiuzi et lui ai dit que je ne voulais plus la voir. Elle était bouleversée, et je ne supportais pas de souffrir, alors nous nous sommes réconciliés dans les larmes. Je noyais ma colère dans l'amour.

La nuit avant qu'elle ne parte pour Beijing, j'ai sorti une lime et lui ai demandé d'ouvrir la bouche.

« Si tu veux me tuer, utilise au moins quelque chose de plus aiguisé. » À quoi pensait-elle en me regardant ainsi droit dans les yeux ? Je ne le saurai jamais.

« Approche-toi », ai-je dit. Elle s'est agenouillée entre mes jambes. J'ai levé l'abat-jour pour que la lumière éclaire son visage. Elle avait le nez parsemé de taches de rousseur. J'ai approché ma main de sa bouche. Son souffle était chaud et humide.

« Je vais juste t'arranger les dents de devant ! »

Elle a enfoncé ses dents dans ma main, puis a levé les yeux vers moi. Le bord de ses paupières

inférieures formait deux stries rouges. « Tu sens comme mes dents sont solides ? »

J'ai retiré ma main tout en la secouant pour en chasser la douleur. « Cette incisive est plus longue que les autres, cela va se voir à la caméra si tu souris.

— L'infirmière ne sourit jamais. C'est un rôle tragique. Elle finit sous les balles d'un peloton d'exécution japonais.

— Mais ils auront besoin de filmer ta bouche quand tu hurleras de douleur... Mmm, tu as vraiment de la force dans la mâchoire. » J'ai attaqué l'émail, lentement et, cette fois, elle n'a pas bronché.

« Et Lu Ping ? Quand est-ce qu'elle vient ? demande Nannan, les yeux collés au plafond.

— Lu Ping ne viendra pas avant un moment. »

La semaine dernière, deux officiers ont rendu visite à Lu Ping au Ballet central pour l'interroger jusque tard dans la nuit. Elle est venue ici me le raconter le lendemain matin : « Ils voulaient en savoir plus sur les photos que tu as prises de moi. Ils voulaient savoir si tu m'avais embrassée. Ils m'ont demandé de ne plus jamais poser pour toi. » Puis elle a éclaté en sanglots. Ses yeux étaient cernés de fatigue.

Nannan a fermé les yeux.

Je me souviens d'avoir accompagné Xi Ping à la gare le jour où elle est partie tourner dans le Guangxi. Nous nous tenions debout, dans le tramway bondé, nos visages se touchaient

presque. Elle m'a dit : « Qiuzi voulait mon adresse dans le Guangxi, mais j'ai refusé de la lui donner. » Elle devait sentir que j'étais toujours en colère à cause de la liaison qu'elle avait eue avec lui.

« Tu veux dire que tu l'as vu cette semaine ? Tu m'avais promis de ne plus jamais le revoir ! » Je la regardais, incrédule.

« Je ne t'ai pas quitté une seule fois en sept jours, sauf pour rendre visite à ma tante dans le Tongxian. Je t'ai dit que je regrettais. Tu m'as dit que tu me pardonnais. J'ai l'impression que tu n'as toujours pas confiance en moi. » Elle s'est mise à fixer un point à travers la fenêtre tandis que je contemplais un slogan bombé sur la vitre : « ALLER AU TRAVAIL EN SÉCURITÉ, RENTRER HEUREUX CHEZ SOI ! »

« J'irai le voir après ton départ et je saurai la vérité ! » Ma vue s'est voilée, j'avais la gorge nouée.

Xi Ping a levé les yeux vers moi. J'ai alors vu ce qu'ils dissimulaient, deux globes mystérieux capables de passer en un instant de la lumière à l'obscurité morbide des eaux d'un puits. C'était toujours le visage de Xi Ping mais je ne la reconnaissais plus. Ses sourcils épilés semblaient factices. Jamais je ne l'avais regardée de façon si détaillée. Jusqu'ici, lorsque nos regards se croisaient, je voyais la vie en rose, et lorsque la commissure de ses lèvres se mettait à trembler, j'avais toujours une folle envie de l'embrasser. Mais à présent, le rêve était brisé. Le visage de Xi Ping était blême, ses traits semblaient figés. Ses joues sèches et gercées.

Puis j'ai regardé sa bouche et paniqué en songeant à tout l'amour que j'y avais déversé.

« J'ai mal au ventre », a-t-elle dit en descendant du tramway. Nous nous sommes frayé un chemin dans la foule en nous donnant la main.

« Une fois dans le train, demande au chef un calmant, ai-je dit en inspirant profondément.

— Ne crois rien de ce que Qiuzi te dira. C'est un voyou, il va te mentir. » À mesure qu'elle se faufilait à travers la foule, son visage perdait de sa beauté. Nos doigts étaient encore entrelacés.

« J'espère seulement que tu me dis la vérité maintenant », ai-je dit en traînant une valise que je lui aurais volontiers jetée à la tête.

Je ne l'ai plus vue sourire après cela, pas même lorsque, depuis le quai, j'ai agité la main en guise d'au revoir. Et, tandis que le train s'éloignait, j'ai senti mon cœur se serrer.

Je me suis directement rendu au restaurant de Mimi. Je savais que Qiuzi était un habitué – sa moto était toujours garée devant la porte.

Quand Xi Ping avait démissionné de son travail et commencé à donner un coup de main pour la comptabilité du restaurant, Li Tao avait laissé entendre qu'il se passait quelque chose. Je n'avais pas voulu l'écouter – j'étais amoureux et je ne pouvais pas croire que Xi Ping partirait avec un autre homme juste parce qu'il avait une moto. En plus, elle était avec moi presque tous les jours. Quand j'ai découvert qu'elle avait couché avec Qiuzi, je l'ai giflée et lui ai demandé de s'en aller. Mais, le soir même, je l'ai revue chez Mimi. Elle pleurait à chaudes larmes, la radio résonnait des accords de Tchaïkovski, la

pièce était sombre, nous sommes donc tombés dans les bras l'un de l'autre.

Parler à Qiuzi était la dernière chose dont j'avais envie.

Il est arrivé vers cinq heures de l'après-midi. Il était petit, une cicatrice lui barrait le visage et il portait un blouson en cuir clouté. Il avait passé douze ans en prison pour banditisme et vendait des bons d'essence au marché noir. Il avait acheté des bas noirs à Xi Ping et l'avait emmenée en moto chez un ami, pour la baiser. Quand il était allé pisser, son ami s'était jeté sur elle. Elle avait appelé à l'aide mais Qiuzi avait hurlé : « Tu peux bien lui rendre ce service, il sort juste de prison ! »

Qiuzi s'est avancé vers moi, sa démarche rythmée par les clés qu'il portait à la ceinture.

« Hé, Ma Jian ! Comment va la vie ? »

Il y avait quatre tables dans le restaurant et, au fond, un lit à une place. Le restaurant était vide.

J'ai écarté le rideau et crié : « Entre, Qiuzi ! »

Il a rangé ses lunettes de soleil dans sa poche et s'est dirigé vers le lit. Son blouson arborait une énorme moto dans le dos. Les bourrelets de son cou retombaient sur l'encolure.

« Plutôt finir enfermé que te rater ! » J'avais un couteau à la main et un autre sous le matelas. Il a tenté d'esquiver mais je l'ai plaqué au sol. « Si tu bouges, je te plante ! » Je pointais mon couteau droit sur son œil.

Mimi a fait le tour du comptoir en hurlant : « Ma Jian ! Arrête ! »

— T'approche pas Mimi ! ai-je crié, sans lâcher Qiuzi.

— Écoute, ça sert à rien tout ça. Je vais tout te dire. » Qiuzi avait le visage de la même couleur que le poulet congelé qui gisait sur le sol.

« C'est pas arrivé souvent avec Xi Ping. Une fois, dans la maison de mon pote. Trois fois chez moi – ma femme travaille la journée...

— Je sais tout ça. Dis-moi juste ce qui s'est passé cette semaine.

— Elle m'a dit qu'elle devait partir. Je l'ai accompagnée au marché de Beitaipingzhuang, je lui ai acheté deux paires de collants. Après, on est allés dans les bois, elle a baissé son pantalon... Dimanche, je l'ai emmenée à Tongxian pour voir sa tante, on l'a fait deux fois. Je l'ai déposée devant une gare en dehors de Beijing, elle a pris le train que pour une station. Tu devais l'attendre au terminus... Hier, je lui ai filé de l'argent pour le voyage. On n'est pas allés jusqu'au bout : elle m'a sucé un peu mais ses dents lui faisaient mal. Elle a dit que tu les lui avais limées... Écoute, je suis désolé, je la reverrai plus. Te vexe pas, les femmes, elles sont toutes pareilles. Je t'arrange un rendez-vous avec une autre cette nuit si tu veux... »

J'ai quitté le restaurant et erré dans les rues pendant des heures. J'ai marché de la rue Yuetan à la place Tiananmen, et de l'avenue Jianguomen au parc Ritan, puis je suis retourné sur la place pour passer devant le mausolée de Mao et le musée de la Révolution chinoise. Quand j'ai de nouveau levé les yeux, j'étais sur le point de tourner dans le passage Nanxiao. Mais j'étais incapable de rentrer chez moi – les pantoufles de Xi Ping se trouvaient toujours devant la porte, son chapeau de paille noir était dans la penderie

et ses bouteilles de yogourt vides s'entassaient sur le rebord de la fenêtre. Elle en buvait deux à trois par jour.

Alors j'ai continué à marcher. Le mur qui se dressait sur ma droite m'accompagnait dans mon avancée, puis il s'est rapproché et a fini par se fondre avec ceux de la Cité interdite. Je me suis retrouvé une fois de plus sur la place. J'ai grimpé sur le podium réservé aux spectateurs et je me suis allongé sur le ciment sous le portrait de Mao Zedong. Mais j'avais toujours l'image de Xi Ping en tête. Le jour où elle était allée chez sa tante, je lui avais acheté de la gelée d'aubépine et j'avais placé dans son lecteur de cassettes un enregistrement de sa chanson favorite : *Toujours la même rengaine*. Ce soir-là, je l'avais attendue sur le quai de la gare. Elle était descendue du train de Tongxian et s'était plainte de la fatigue de son voyage. Une fois à la maison, je lui avais retiré ses chaussures, j'avais posé ma tête sur son ventre, respiré son odeur âcre et je l'avais poussée sur le lit...

« Lève-toi, sale chien ! Qu'est-ce que tu fais ? D'où tu viens ? » Trois policiers se tenaient là. Leurs pieds près de mon visage.

« J'ai raté le dernier train. J'ai mal à la tête. » Ma voix me dégoûtait.

« Conneries ! Fous le camp d'ici ! » Au moins, ils ne m'ont pas frappé.

Mon regard flotte à travers la pièce. Les affaires de Xi Ping sont toujours entassées dans un sac en plastique derrière la porte. Je le fixe. J'ai l'impression qu'il respire.

« Dors maintenant, Nannan. Tu dois être debout à sept heures demain matin.

— Je dors. » Une touffe de cheveux noirs dépasse de l'édredon.

« Comment peux-tu parler si tu es endormie ?

— Je parle en dormant », dit-elle en se pelotonnant comme un petit lapin.

Je sors la lettre que je destine au studio de Guangxi, et la relis une nouvelle fois : « Je vous écris au sujet de ma petite amie, Xi Ping. J'ai découvert récemment qu'elle avait entretenu une relation illicite avec un voyou de Beijing. Elle a été choisie pour jouer le rôle de l'héroïne du film, une infirmière dévouée à la cause du Parti. Je pense que vous devriez en informer le réalisateur dans les plus brefs délais et lui faire savoir que Xi Ping ne correspond pas du tout au rôle de... »

J'emporte la lettre au lit. Nannan, à moitié endormie, grimpe sur mon torse. C'est de sa mère qu'elle a besoin, pas de moi. Je ne sais ni comment la câliner, ni comment lui brosser les cheveux.

J'éteins la lumière. Le ciel s'est éclairci. Les étoiles sont toujours plus brillantes lorsque le vent souffle à travers la nuit. Je posterai la lettre demain.

Ne plus jamais faire confiance à une femme. Si j'accepte ses excuses et la reprends, la prochaine fois, je n'aurai à m'en prendre qu'à moi. Pourtant je lui avais dit que je ne croyais pas en l'amour, alors pourquoi cela me bouleversait-il à ce point ?

Une bande de crapules m'attend au travail. S'ils tentent encore de me recadrer, je tue

quelqu'un. J'emmerde le Parti communiste ! J'emmerde ses putains d'ancêtres jusqu'à la huitième génération !

Je ferme les yeux et me vois allongé sur un sol en ciment. Cette fois, j'ai fait une chute mortelle. Ma tête baigne dans une mare de sang. Amitabha, bouddha de la Lumière infinie. Amitabha, Amitabha...

Un homme de trente ans

Aujourd'hui, nous sommes le 18 août 1983, jour de mon trentième anniversaire. Je ne suis pas encore levé qu'on cogne déjà à ma porte. « Ma Jian, dépêche ! Téléphone pour toi ! » Je grogne, enfile mes tongs et me lève. Les pas s'éloignent. Une radio hurle de l'immeuble d'à côté. Je vérifie le contenu de mes poches avant de sortir, retourne chercher mon portefeuille et, tant que j'y suis, ramasse mon carnet.

Un bus vient sans doute de passer : le sol est encore chaud sous mes pieds. Le côté gauche du passage baigne dans un soleil éblouissant, quelques personnes se sont installées à l'ombre, de l'autre côté. Le propriétaire de la boutique de vêtements mortuaires est assis sur le seuil de sa porte. Il s'appuie d'une main sur le cadre en bois et, de l'autre, caresse son ventre dénudé. « Hé ! Monsieur l'écrivain ! Tu es bien matinal aujourd'hui ! » Je grommelle quelque chose et détourne la tête. Je déteste le son de sa voix. Depuis que je l'ai interrogé sur les habits et les objets funéraires, il n'arrête pas de me demander si j'ai terminé mon livre. « Tu as bien fait

d'écrire sur les morts, dit-il, ils sont bien plus sympas que les vivants. » Le téléphone public est posé sur le rebord de la fenêtre d'un petit restaurant. À côté, une femme en jupe attend de pouvoir passer son coup de fil.

La voix de Li Tao résonne dans l'écouteur : « C'est ton anniversaire aujourd'hui, je passerai chez toi ce soir.

— Te dérange pas, je n'ai rien à fêter !

— Dis pas de bêtises ! Tu fais une fête, que ça te plaise ou non. Téléphone à des amis et dis-leur de passer, j'apporte à manger. À ce soir ! »

Je jette un coup d'œil à mon portefeuille et remarque que la femme agite ses mollets d'impatience. Ses jambes sont parcourues d'un réseau de veines bleues qui disparaît sous le cuir de ses souliers noirs.

« Je paierai ce coup de fil plus tard, grand-mère, dis-je à la vieille femme assise près du téléphone. J'en ai encore quelques-uns à passer. Je vais laisser cette dame téléphoner d'abord. »

Le propriétaire de l'épicerie voisine sort avec un plateau chargé de quartiers de pastèque. Un gamin en maillot blanc chipe l'un des morceaux en passant et disparaît, en courant, dans la première rue à droite.

« D'accord. Je t'enverrai les documents... À la fin du mois... Bien sûr qu'ils sont importés, j'ai les reçus !... Ils sont arrivés de Guangzhou le mois dernier... Très bien !... N'oublie pas d'apporter les papiers !... »

La femme est toujours au téléphone.

De retour chez moi, je cherche la sacoche de photographe en agneau que j'ai reçue comme

récompense pour une exposition photographique au palais du Travail. Elle est trop belle pour être utilisée alors je la conserve dans une boîte en carton, sous mon lit. Je l'ouvre et en sors une coupure de journal. Elle est datée du 1^{er} mai 1982, le mois qui a précédé mon divorce. Je l'ai conservée parce que la photographie qui m'a valu le prix, « Coucher de soleil sur l'Installation pétrochimique de Yanshan », est imprimée d'un côté, et que de l'autre se trouve un article sur la danse coréenne pour laquelle Guoping a remporté une récompense : « Joie lors des grandes moissons du Système contractuel agricole ».

Je l'ai vue exécuter cette danse au cours d'un spectacle de propagande dans le parc du temple du Ciel. Après sa performance, je suis allé la retrouver dans les vestiaires. Elle discutait avec Hong Ye, riant et balançant des hanches. Son visage s'est figé à ma vue.

« J'ai pris dix photos de toi, elles devraient être réussies, ai-je dit.

— J'espère qu'elles seront meilleures que les dernières !

— Arrêtez de vous chamailler tous les deux ! a dit Hong Ye. Allez, Ma Jian, prends quelques photos de nous tant que nous sommes encore maquillées. » Hong Ye a quelques années de moins que Guoping.

Cinq filles se sont élancées sur la pelouse pour une figure de danse. Guoping a levé les bras et dansé en cercle. Au soleil, sa jupe coréenne était aussi bleue que le ciel.

Une soprano bien en chair s'est avancée sur scène pour entonner une chanson : « Des

manières civilisées et une bonne conduite sont très importantes dans la vie... » Sa voix résonnait entre les quatre murs du parc.

« Tu n'es pas obligé de rester, Ma Jian. Rentre chez toi. » Le visage de Guoping était luisant de sueur. La poudre de riz rose formait des plis aux coins de sa bouche et masquait son expression. La peau de ses oreilles et de son cou, non maquillée, me rappelait la nudité de ses cuisses.

Au fond de l'étui de l'appareil photo, je retrouve une savonnette venant de l'étranger, toujours enveloppée dans son papier d'origine. C'est Wang Ping, la journaliste du *Quotidien de Hangzhou*, qui me l'a rapportée de Norvège. Notre unité de travail y avait envoyé une délégation et elle avait été choisie comme traductrice. Wang Ping et moi nous sommes rencontrés pendant qu'elle suivait une formation sur la propagande étrangère dans mon Département. La photographie d'une femme aux longs cheveux blonds est imprimée des deux côtés de l'emballage. Mes pensées se tournent toujours vers les femmes quand je tiens ce savon entre mes mains.

Le prêteur sur gages m'en donne dix-huit yuans : seize pour l'étui, deux pour la savonnette. J'achète un jin de choux au vinaigre et deux jins de gâteaux aux graines de sésame, et claque le reste de l'argent en bières. Je fabrique ensuite une table de fortune avec une vieille toile, une caisse en bois, et la recouvre avec une feuille de papier journal. Le temps de disposer la nourriture et les verres sur la table, il fait déjà presque nuit.

Je m'affale sur mon canapé et regarde le seau rempli de bières. En fait, Li Tao n'est pas le seul à s'être souvenu de mon anniversaire. La semaine dernière, j'ai reçu une carte de Lingling, une éditrice de poésie des Presses de Guangzhou. C'était une image du Christ. D'une écriture minuscule, elle avait inscrit en bas : « Ton expression me rappelle la sienne. »

Mon esprit dérive vers mes précédents anniversaires.

Vingt-neuf ans. Nous nous sommes rendus à une dizaine au réservoir de Miyun. J'ai nagé jusqu'à l'île avec cet estropié de Lu Desheng sur le dos. On a failli se noyer. Le grand Yang Ke, un poète, était là. Il est fils unique. Après que sa mère a été battue à mort pendant la Révolution culturelle, il a pris sa place comme gardien à l'hôpital des Travailleurs de Beijing. Il est venu avec sa nouvelle petite amie, Weiwei. Je me suis senti triste à sa vue : c'était le portrait craché de Xi Ping.

À la tombée de la nuit, nous avons tous dansé sur la plage. Du lecteur de cassettes s'élevait la voix du chanteur taïwanais Su Rei : « Parle-moi de ta voix douce et raconte-moi la vie... »

Notre torche éclairait les rides à la surface. Je me suis enfoncé dans l'eau, la lumière s'est éteinte et, un instant, j'ai eu comme l'impression de flotter dans l'espace.

À un moment de la soirée, nous nous sommes installés dans une grotte, sur des couvertures, pour discuter. Hu Sha s'est frotté les yeux et nous a récité son nouveau poème : « Pardonne-moi/Si je cherche mon idéal vers les cieux/Sur terre, je suis condamné à marcher... » Le jour,

Hu Sha enseigne l'histoire à l'Université des aciéries de Beijing. Yang Ming, la plantureuse éditrice de la revue *Étoile*, de Chengdu, nous a lu un vers qu'elle venait de composer sur le dos de sa main.

Bien après que la plupart d'entre nous nous fûmes endormis, Lu Desheng, resté éveillé, récitait encore un de ses poèmes d'avant-garde à la lueur d'une bougie, tout en jetant un coup d'œil aux corps étendus autour de lui.

« Hu Sha, arrête tes conneries ! Je vois bien ce que tu fabriques », a-t-il crié. J'entendais à ma droite la respiration haletante d'une fille que l'on caresse.

Sur le chemin du retour, je me suis tourné vers Weiwei : « C'était mon anniversaire hier ! »

Vingt-huit ans. Ai bu un verre avec Li Tao et Hu Sha au restaurant de Mimi.

Vingt-sept ans. Ai confectionné des boulettes fourrées aux haricots rouges chez Zhou Zhen, dans le Yanshan. Après dîner, nous avons poussé le canapé et dansé. Guoping la rumba avec He Nong et moi, une valse avec l'épouse de Zhou Zhen sur l'air du *Beau Danube bleu*. Elle rentrait à peine du travail et sentait encore l'hôpital. Je lui ai dit : « Je t'ai vue l'été dernier, tu faisais la queue devant le cinéma. Tu portais un foulard noir. »

Deux ans plus tôt, notre unité de travail nous avait informés que le premier ministre Deng Xiaoping avait décidé, par décret, que toute personne surprise à écouter les chansons de la chanteuse taïwanaise Deng Lijun écoperait de cinq ans de prison. Guoping et moi en avions discuté avec Zhou Zhen, puisque c'est chez lui

que nous l'avions écoutée. Il nous avait alors conseillé de nous tenir éloignés de lui jusqu'à ce que cette campagne prenne fin.

Comme nous n'étions pas coutumiers de l'érotisme des chansons d'amour, nous n'avions pas saisi que nous avions mal compris les paroles que Deng Lijun chantait. Elle ne disait pas : « Chaque jour je me lave pour tu puisses étreindre mon cœur si seul », comme nous le pensions, mais : « Chaque jour je me lève pour que tu étreignes mon cœur si seul. » C'est ainsi que, de retour de notre douche, nous foncions droit sous les couvertures. Ce n'est que l'année dernière, lorsqu'un ami de Guangzhou m'a envoyé une copie de la cassette que j'ai compris notre erreur.

Cette fête devait à la fois célébrer mon anniversaire et la fin de la campagne contre Deng Lijun.

Mais aujourd'hui, j'ai trente ans. J'ouvre mon carnet et m'adresse un message : « Confucius dit qu'à l'âge de trente ans un homme doit prendre position dans la vie, mais toi, tu ne sais toujours pas qui tu es. Ton épouse et ta petite amie t'ont quitté l'an dernier et, aujourd'hui, tu es sur le point de perdre ton travail. Il te reste environ vingt mille jours à vivre. Pourquoi gâches-tu ta vie ? Concentre-toi et fais quelque chose. »

Toc, toc ! La porte s'ouvre, Li Tao et Mimi entrent. Mimi arbore toujours un grand sourire.

« Fais pas cette tête ! lance-t-elle. Regarde ce qu'on t'a apporté ! »

Li Tao jette un œil à son recueil de poèmes sur l'étagère et met la *Symphonie du Nouveau Monde* de Dvořák. Il sort sans doute tout juste du boulot, il porte encore sa chemisette blanche

réglementaire. La banque où il travaille comme employé est à environ vingt minutes à pied d'ici. « C'est une nouvelle peinture ? » dit-il en se laissant tomber sur le canapé.

Mimi porte une longue robe crème, un collier en or et un anneau en or au doigt qu'elle pointe vers ma toile. « Ce sont des branches ou des pierres ? demande-t-elle.

— Là, ce sont des branches, et ici des pierres.

— Pourquoi est-ce que le tronc se tord en cercle ? »

Je n'ai pas la force de répondre.

« As-tu terminé ton poème ? me demande alors Li Tao.

— Pas encore. Je suis à court d'inspiration. Je devrais peut-être vraiment partir en voyage. J'aimerais parcourir les prairies dont parle Fan Cheng dans ses textes.

— Tu as mis toute ta poésie dans ta peinture. Tu es vidé. »

Li Tao est mon ami le plus proche, il me comprend mieux que quiconque.

Mimi tape dans ses mains. « Assez bavardé. À table ! Tu ne peux pas peindre l'estomac vide. Ouah ! Visez-moi ce seau de bière ! Combien de personne as-tu invitées, Ma Jian ? Maintenant dis-moi où tu ranges ta bouilloire. Je vais faire du thé. » Elle tourbillonne, puis traverse la pièce à grandes enjambées, faisant crisser ses sandales de cuir à chaque pas.

Des hommes dans l'obscurité

« À l'époque où le président Nixon s'est rendu en Chine, le président Mao était incontinent. Au cours du banquet officiel, il a chié sur son siège et l'étron a roulé sur le parquet. "Qu'est-ce que c'est ?" a demandé Nixon. Zhou Enlai lui a répondu de but en blanc : "C'est un mets chinois très délicat – le préféré du Président. Mademoiselle ! S'il vous plaît, ramassez le cornichon au vinaigre qui est tombé !"

— Elle date de l'année dernière ta blague. Je parie que vous n'avez jamais entendu celle-ci... »

Je suis allongé sur le lit, à moitié soûl. Da Xian est affalé à côté de moi. Son haleine empeste l'alcool. La semaine passée, il a tellement bu qu'il a vomi sur sa toile à moitié terminée. Il a attendu qu'elle sèche puis l'a accrochée au mur en expliquant qu'il s'agissait là d'un chef-d'œuvre abstrait. Six ou sept hommes sont assis par terre. Le bout rouge de leur cigarette tremblote dans l'obscurité, au-dessus de chaque visage.

« Un jour, le président Mao et sa femme, Jiang Qing, se sont violemment disputés. Elle s'était simplement acheté un soutien-gorge, mais Mao affirmait que c'était un symbole de la vanité bourgeoise et refusait qu'elle le porte. Il le lui a arraché des mains et l'a jeté par la fenêtre. Le soutien-gorge a atterri sur la tête de Deng Xiaoping qui, dehors, était en train de les écouter. Quand Mao s'est aperçu que Deng était là, il a failli sortir de ses gonds, mais Zhou Enlai est entré et s'est exclamé : "Regardez, Président ! Le camarade Deng s'entraîne pour devenir pilote de chasse !"

— Je ne comprends pas. Pourquoi un pilote porterait-il un soutien-gorge ?

— Imbécile. Tu n'as jamais vu les grosses lunettes que portent les pilotes ?

— Cette blague est nulle. Écoutez plutôt celle-ci. Un enfant demande à son père : "Pourquoi est-ce qu'on doit avoir un portrait du président Mao mais aucun du Parti communiste ?" Et son père répond : "Parce que le Parti communiste n'est pas humain, idiot !"

— Le Parti communiste n'est pas humain ! Là, tu as carrément raison, carrément raison. »

Fan Cheng et Hu Sha chuchotent sur le canapé. Ils ont lancé récemment une revue littéraire underground appelée *La Nouvelle Ère*. Fan Cheng travaille à la direction des impôts où il a accès à une machine à ronéotyper, il peut ainsi imprimer en cachette. « Chen Hong a écrit un poème sur l'avortement. Je pense que nous pourrions le faire paraître dans le prochain numéro... Ce journaliste américain a dit que l'enregistrement secret du procès de Wei Jingsheng serait bien diffusé aux États-Unis...

— Hé, Hu Sha ! J'ai entendu dire que les frères Wang avaient levé une bande de partisans au Anhui.

— N'importe quoi ! Y a longtemps qu'on les a pris sur la voie ferrée, à l'extérieur de Beijing, et tués à coups de gourdin.

— Vous avez tous les deux tort. Mon voisin travaille pour la Sécurité intérieure. Les frères sont toujours en cavale et ils ne sont pas aussi dangereux qu'on le prétend.

— Ces bandits ne sont pas pires que les communistes. Le secrétaire du Parti de notre usine

ne sait toujours pas lire. Il fait venir son assistant pour réciter les directives de Deng Xiaoping pendant les séances d'étude, puis il fout ses pieds nus sur le bureau et se les cure avec un canif. C'est dégueulasse.

— Tu as entendu la dernière sur le type à lunettes que j'ai vu l'autre jour dans ta chambre ? Il s'est trouvé une étudiante étrangère de l'Institut des langues et il part en Amérique avec elle.

— Notre service financier peut envoyer deux personnes au Danemark cette année. Tout le monde se bat pour y aller. Mais seuls les membres du Parti ont une chance d'être choisis, évidemment.

— Wang Chong s'est fait plaquer. Sa copine se serait enfuie avec ce type, un Suédois, apparemment. Il a l'âge d'être son grand-père, nom d'un chien !

— C'est tranquille pour les filles. Elles n'ont qu'à se coller à un étranger et la fois d'après tu apprends qu'elles se sont mariées et qu'elles vivent en Amérique.

— Ma Jian ! Arrête de faire semblant de dormir. C'est ton anniversaire. Prends un autre verre !

— J'écoute mais j'ai mal à la tête, ça me lance. Baisse la musique, Fan Cheng, la patrouille de nuit va nous entendre. »

Je sais que les gens ont besoin de se blottir les uns contre les autres pour survivre seulement, parfois, je rêve de m'enfuir et de me replier sur moi-même. Je déteste travailler pour le Parti mais de quoi vivrais-je sans cela ? Je me demande ce que Xi Ping a fait aujourd'hui. Elle

a l'intention de me dénoncer à la police, semble-t-il. Son père l'aide à rédiger un rapport sur moi. C'est ça qu'elle appelle l'amour éternel. Hier, Guoping a récupéré Nannan pour les grandes vacances. Elle trouve que ma situation est trop précaire et insiste pour que Nannan reste avec elle à Yanshan l'année prochaine.

« Ma Jian, c'est pas toi qui criais le mois dernier au réservoir : "Où sont les femmes ?" Ben, à ce que j'ai vu ce soir, tu as pas mal le choix, veinard !

— Ce ne sont que des amies. Allons dormir maintenant, c'est presque le matin. »

J'essaie de me souvenir des visages de ce soir. Mimi dansait joue contre joue avec Da Xian, puis elle est restée seule dans son coin. Li Tao semblait contrarié. Chen Hong est arrivée tard, coiffée d'un chapeau de soleil blanc, le visage très maquillé. Fan Cheng lui a lancé un regard désapprobateur. Je le soupçonne de vouloir rompre. Chen Hong s'est arrêtée dans l'encadrement de la porte et a lancé : « Je ne me sens pas à ma place ici », pour ensuite aller se démaquiller aux toilettes. Après le dîner, Mimi a annoncé son intention de s'installer dans la zone économique spéciale de Shenzhen. Hua l'a accusée de faire le jeu du capitalisme. Puis Lu Ping s'est levée et s'est exclamée : « Je propose de porter un toast à notre ami Ma Jian ! »

J'ai l'impression que l'on me tape sur la tête avec un pilon. Le foie de porc de Li Tao et les ailes de poulet épicées étaient bons, mais avec le poisson et l'alcool, je commence à me sentir nauséux. Je suis content que Lu Ping soit venue. Elle est première ballerine au Ballet

central de Chine. Je la photographiais régulièrement pour des calendriers ou des catalogues jusqu'à ce que la police l'interroge l'année dernière et lui interdise de travailler avec moi. Elle était plus jolie que jamais ce soir, mais à présent, suite à mes expériences malheureuses avec Guoping et Xi Ping, les femmes très courtisées m'effraient. « Qui a raccompagné Lu Ping ce soir ? souffle une voix après un bref silence.

— Pourquoi est-ce qu'il y a autant de ces satanés moustiques ici ?

— J'en ai tué deux, il y a une minute.

— Je t'ai vu lui donner ton numéro de téléphone en douce.

— Ses bras sont si fins. Je pense qu'elle pourrait danser Lin Daiyu dans *Un rêve dans le pavillon rouge*.

— Elle l'a déjà jouée. Elle a donné trois représentations le 26 août au théâtre de Tianqiao. Je les ai toutes vues.

— Pourquoi portait-elle ce jean rouge moulant ce soir ? Elle ressemblait à une immigrée chinoise.

— Elle n'a pas de seins.

— Hé, Ma Jian ! Pourquoi tu ne la dragues pas ? Elle est beaucoup plus jolie que Guoping ou Xi Ping.

— Vous perdez votre temps. Lu Ping a un petit ami. »

Tandis que les hommes parlent d'elle, l'image de Lu Ping souriante m'apparaît à travers la noirceur du plafond. J'imagine que les autres la contemplent aussi.

Je me souviens l'avoir vue danser *Un rêve dans le pavillon rouge* l'an passé, assis dans l'obscurité

du théâtre. Le deuxième acte se terminait. Elle tournoyait désespérément parmi les fleurs tombant des arbres après avoir appris que Bao Yu, son amant, s'était fiancé à sa cousine, alors que Bao Yu, dupé par sa famille, pensait être fiancé à Lin Daiyu. Découvrant la véritable identité de sa jeune épouse après la cérémonie du mariage, Bao Yu quittait horrifié son pavillon rouge pour courir retrouver son amour. Mais il était trop tard, Lin Daiyu était morte de chagrin au moment même où les futurs époux échangeaient leurs vœux. Soudain, Bao Yu levait le voile de la poussière rouge de l'illusion. Il se libérait de ses attaches terrestres et se mettait en quête de l'illumination. Lu Ping est l'actrice idéale pour jouer le rôle de Lin Daiyu. C'est une jeune femme frêle à la beauté mélancolique.

« Tu prêtes serment au soleil/Laisse voler les oies sauvages vers l'horizon et crier ta chasteté/Je te crois maintenant/Si fort que la passion me tire des larmes/Cela ne me surprend pas/Mais j'ai failli mourir de rire quand tu as prononcé le mot : toujours... »

C'est Hu Sha. Il lui arrive souvent d'interrompre la conversation pour citer quelques vers.

« Personne ne t'applaudit, Hu Sha. Tu nous les as déjà récités la semaine dernière chez Yang Ke !

— Eh bien, si tu es si malin, dis-moi qui les a écrits !

— Comme si je ne savais pas qu'il s'agissait de Wen Yiduo ! Teste-moi plutôt sur les poètes Tang, si tu l'oses.

— Ils sont dépassés. Voyons plutôt comment tu te débrouilles avec les contemporains.

8. La vie à la frontière.....	385
Le vieux Shabulu.....	387
Dans la jungle.....	394
Du voyageur au fugitif.....	403
Vendeur de foulards dans un embouteillage.....	412
9. Une terre étrangère	425
Bouddha et la ville.....	427
Un même chemin, des directions différentes.....	441
La femme et le ciel bleu	444
Dans le ciel, sur la route	461
La route et la direction	471



10814

Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Espagne
par CPI (Barcelone)
le 27 juillet 2014

Dépôt légal juillet 2014.
EAN 9782290098356
OTP L21EPLN001479N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion